

▪ Simone Weil, une pensée solidaire des éprouvés

Portrait

Il y a quatre-vingts ans, le 24 août 1943, mourait à Ashford en Angleterre la philosophe Simone Weil, 34 ans, vaincue par la tuberculose. Durant sa courte vie, la jeune femme, autrice d'une œuvre majeure, n'aura cessé de chercher la proximité avec les malheureux, enflammée par sa conversion au message christique.

Élodie Maurot, le 24/08/2023

C'était un jour d'été, mais on ne sait s'il faisait beau ce 24 août 1943 sur le comté du Kent, dans le sud-est de l'Angleterre. Au sanatorium d'Ashford (Royaume-Uni) où elle était entrée quelques jours plus tôt, la philosophe française Simone Weil s'éteignait seule, loin des siens, sur une terre d'exil où elle était venue participer à l'effort de la Résistance dans les rangs de la France libre. Dans la plus grande discrétion – moins d'une dizaine de personnes assisteront à son enterrement – s'achève la vie brève et ardente de celle dont Albert Camus dira après-guerre qu'elle fut « *le seul grand esprit de notre temps* ».

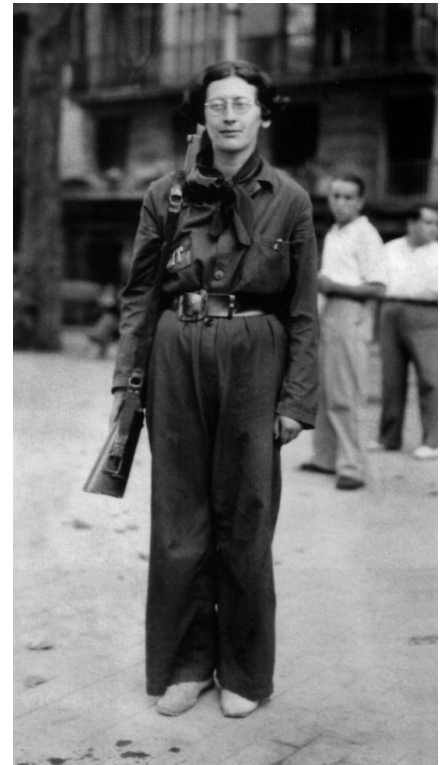


La jeune femme qui ferme ses yeux à seulement 34 ans, vaincue par la tuberculose, est aussi brisée par le chagrin. Arrivée à Londres fin 1942, après avoir mis ses parents juifs à l'abri aux États-Unis, Simone Weil n'a de cesse d'être utile à la Résistance, mais elle se juge incomprise des dirigeants de la France libre, avec lesquels elle a fini par rompre en juillet 1943. Brillante philosophe autant qu'esprit enflammé et radical, elle ne compte pas se tenir au statut de « rédactrice » figurant sur sa carte du Commissariat national de l'intérieur (CNI), tâche qui consiste à rédiger des commentaires sur les rapports élaborés par les comités de la Résistance intérieure transmis à Londres. Auprès d'André Philip, ancien député socialiste, elle participe certes à la réflexion intellectuelle visant à préparer les fondements de la reconstruction d'après-guerre, mais Simone Weil veut surtout agir.

✓ Penser et agir

Dans une Europe en guerre, la philosophe refuse le refuge confortable de la pensée. Cette exigence en elle n'est pas nouvelle. Depuis toujours, elle a la conviction que philosophie et engagement sont indissociables, car « *la vérité ne se trouve pas par preuves, mais par exploration. Elle est toujours expérimentale* », a-t-elle écrit. Toute jeune normalienne, elle a lesté ainsi ses réflexions sur la justice d'un engagement dans les rangs

du socialisme syndicaliste, donnant des cours du soir aux ouvriers, partageant son salaire d'enseignante avec les grévistes. En 1934, elle s'est approchée au plus près de l'expérience ouvrière, en se faisant embaucher à l'usine pour travailler à la chaîne. En 1936, lorsque l'Espagne franquiste réprimait les Républicains espagnols, elle s'est jointe à la résistance les Brigades internationales. Seule une blessure provoquée par sa maladresse la décidera à rentrer en France. « *Le lien de la vie et de la pensée fut chez elle le plus étroit qu'on puisse concevoir. Personne n'a plus héroïquement mis ses actes en accord avec ses idées* », souligne son amie et biographe Simone Pétrement (1).



La philosophe française, ici en 1936 pendant la guerre civile espagnole alors qu'elle faisait partie de la colonne Durruti. /

Apic/Getty Images

Au plus fort du conflit, Simone Weil veut désormais rejoindre les rangs des combattants. Depuis de longs mois, elle a défendu le projet d'une « *formation d'infirmières de première ligne* », sans être prise en considération par les autorités de la Résistance française. À Londres, elle fait donc la requête d'être parachutée en France occupée pour une mission dangereuse et sollicite pour cela le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA). Elle essuie un refus net. La jeune femme est jugée inapte à une telle action susceptible d'être dangereuse pour elle-même et pour les autres. « *Vous iriez à une mort certaine sans aucune chance d'atteindre l'objectif* », lui écrit son ami Maurice Schumann.

✓ Une amère déception

Ce rejet plonge Simone Weil dans une profonde et amère déception. Dans les réunions de la France libre, elle se sent de moins en moins à sa place. De manière concomitante, une tuberculose généralisée lui est diagnostiquée en avril 1943 et oblige à son hospitalisation d'urgence. La philosophe en ressort très affaiblie, connaît de grandes difficultés à s'alimenter. « *À Londres, on peut dire qu'elle rencontre sa condition de femme comme un obstacle à sa vocation. C'est comme une intellectuelle qu'on a besoin d'elle, mais cet avantage se retourne contre son désir le plus cher : se confondre avec la masse des malheureux, pendant la guerre, comme elle l'avait fait à l'usine* », commente Robert Chenavier, qui dirige l'édition des Œuvres complètes de Simone Weil (1).

Privée d'une proximité avec ses frères souffrants, du partage des privations et des dangers de la vie en France occupée, la philosophe entre dans un désespoir qui la ronge. Cet empêchement prend pour elle un sens spirituel, celui d'une vocation empêchée. Privée de faire le bien auquel elle aspire, elle pourrait se contenter de vivre, mais cette attitude lui est étrangère. N'a-t-elle pas écrit : « *Notre existence n'est pas un bien. Nous voulons toujours autre chose qu'exister* » ?

Cette situation vient éprouver la foi ardente de celle qui s'est convertie quelques années plus tôt au Christ, tout en restant au seuil de l'Église catholique. Elle peine à tenir ensemble l'amour de Dieu et l'injustice du monde qui s'étale sous ses yeux. « *J'éprouve un déchirement qui s'aggrave sans cesse, à la fois dans l'intelligence et au centre du cœur, par l'incapacité où je suis de penser ensemble dans la vérité le malheur des hommes, la perfection de Dieu et le lien entre les deux, écrit-elle dans l'une de ses dernières lettres. J'ai la certitude intérieure que cette vérité, si elle m'est jamais accordée, me le sera seulement au moment où je serai moi-même physiquement dans le malheur, et dans une des formes extrêmes du malheur présent.* »

✓ Des mois de travail intense

Durant ses derniers mois, Simone Weil avait jugé avec sévérité de son inutilité. Pourtant, l'abondance et la qualité des écrits qu'elle rédige à Londres témoignent de la grande fécondité de cette période de sa vie (2). Son *Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, rédigé en 1943 et publié en 1949 sous le titre *L'Enracinement*, figure ainsi au rang des grandes œuvres philosophiques.

Tous ses sujets de prédilection s'y retrouvent avec une puissance renouvelée par l'urgence des temps. Critique d'une certaine modernité et du capitalisme industriel qui ont provoqué « *le déracinement* » des êtres humains, Simone Weil interroge les fondements d'une civilisation nouvelle, orientée par une ambition morale : la recherche substantielle du bien et de la justice. Soucieuse de comprendre l'échec des démocraties face aux totalitarismes, elle cherche à y définir les « *obligations éternelles* » et les « *besoins de l'âme* », auquel doit répondre toute organisation collective.

Avec une grande originalité, la philosophe réintroduit une ambition spirituelle dans la vie politique. Mais pas n'importe comment. Elle le fait en prenant pour seul critère le respect dû à l'être humain, sans chercher à nommer explicitement Dieu et avec un respect total de la liberté d'opinion de chacun – dont elle était une farouche défenseuse y compris au sein de l'Église catholique. Sans donc qu'on puisse la soupçonner d'une régression vers un projet théocratique ou clérical.

Il n'empêche que la philosophe se démarque, mais pourrait-on aussi dire complète, la tradition politique du libéralisme. « *À la démocratie libérale qui s'est constituée précisément en se séparant progressivement de toute exigence spirituelle et qui a sécularisé le bien propre à l'État, elle propose de renouer avec un bien dont l'origine "est une réalité située hors du monde" et qui échappe à toutes les facultés humaines excepté l'attention et l'amour* », souligne le philosophe Patrice Rolland (3). Ce projet, plus spirituel que religieux, maintient une forme de respect de la laïcité de l'État, une laïcité « *certes tournée vers l'absolu, mais un absolu non nommé et proposé à tous* ».

✓ **Extrait : Transformer « notre conception fautive de la grandeur »**

L'Enracinement, « Folio Essais », Gallimard

« Quatre obstacles surtout nous séparent d'une forme de civilisation susceptible de valoir quelque chose. Notre conception fautive de la grandeur ; la dégradation du sentiment de justice ; notre idolâtrie de l'argent ; et l'absence en nous d'inspiration religieuse. (...) Notre conception de la grandeur est la tare la plus grave et celle dont nous avons le moins conscience comme d'une tare. (...) »

Le seul châtimeur capable de punir Hitler et de détourner de son exemple les petits garçons assoiffés de grandeur des siècles à venir, c'est une transformation si totale du sens de la grandeur qu'il en soit exclu. C'est une chimère, due à l'aveuglement des haines nationales, que de croire qu'on puisse exclure Hitler de la grandeur sans une transformation totale, parmi les hommes d'aujourd'hui, de la conception et du sens de la grandeur. Et pour contribuer à cette transformation, il faut l'avoir accomplie en soi-même. Chacun peut en cet instant même commencer le châtimeur d'Hitler dans l'intérieur de sa propre âme, en modifiant la distribution du sentiment de la grandeur. »

(1) La Vie de Simone Weil, *Fayard*.

(2) Dans sa présentation très complète des Écrits de New York et de Londres (1942-1943), *Œuvres complètes, Volume 5, tome 1, Gallimard*.

(3) Lire son commentaire aux écrits politiques et institutionnels dans le volume cité ci-dessus.

▪ **Simone Weil, une vigie dans des temps obscurs**

Portrait

Inclassable philosophe, chrétienne sans Église, Simone Weil a traversé les turbulences des années 1930, portée par une soif inextinguible de vérité et de justice. Son éthique sans compromissions reste aujourd'hui une boussole.

✓ **Une vie engagée**

De sages lunettes, un sourire discret, une silhouette filiforme... Difficile d'imaginer derrière la frêle apparence que révèlent les photos de Simone Weil l'intensité de sa vie intérieure : l'exigence de sa pensée, son ardeur pour la justice, le feu de sa foi. À propos de cette philosophe qui fut aussi une grande mystique, Camus a écrit qu'elle fut « le seul grand esprit de notre temps ».

Après-guerre, c'est lui qui conduisit, chez Gallimard, les premières éditions de ses écrits. Avant de partir recevoir son prix Nobel en 1957, l'écrivain vint se recueillir dans sa

chambre, près du Luxembourg, à Paris. Comment l'auteur de *La Peste* aurait-il pu ne pas être touché par cette existence si cohérente, par son engagement auprès des ouvriers, des peuples colonisés, des républicains espagnols puis des résistants de la France libre, en Angleterre, où Simone Weil décède précocement de tuberculose, en 1943. À seulement 34 ans. Dans cette courte vie, « *amour et vérité se rencontrent, justice et paix s'embrassent* », comme dans la promesse du psaume 84. Et cette fusion fait briller d'un éclat brûlant une œuvre laissée inachevée.

La petite Simone naît à Paris en 1909, dans une famille juive assimilée et non pratiquante. Son père, médecin et athée, est acquis aux idées progressistes. Sa mère est cultivée, chaleureuse, stimulante. Avec son frère André, qui deviendra un mathématicien renommé, Simone bénéficie d'un milieu qui valorise l'éducation. Très vite, la vivacité de son intelligence exceptionnelle se signale. En 1925, elle entre en khâgne à Henri-IV, où elle suit les cours du philosophe Alain, qui jugera sa jeune élève « *supérieure à ceux de sa génération, mais très supérieure* ».

Agrégée de philosophie, Simone Weil prend son premier poste d'enseignante au lycée pour jeunes filles du Puy-en-Velay (Haute-Loire). Ici, elle pose avec des élèves vers 1932-1933. / Archives Snark/Photo12/AFP



En 1928, elle intègre l'École normale supérieure de la rue d'Ulm. Déjà, son tempérament entier, intransigeant, se manifeste. « *Il y avait en elle quelque chose d'étrange, un comportement non commun que tous ceux qui la connurent à ce moment-là ont souligné. Et là où elle passait, les équilibres – souvent fallacieux – se rompaient. Elle causait de l'inquiétude...* », souligne Florence de Lussy, conservatrice, qui dirigea avec André A. Devaux l'édition des premiers volumes de ses œuvres complètes.

Insolente et rebelle, Simone met la hiérarchie de l'école à rude épreuve. À l'issue de sa scolarité, Célestin Bouglé, le directeur de la rue d'Ulm, n'est pas fâché de voir la jeune agrégée de philosophie, qu'il surnomme la « *Vierge rouge* » en raison de ses convictions anarchistes, partir au Puy-en-Velay pour être enseignante. « *Je ne peux pas déguiser ou même adoucir des jugements qui me paraissent suffisamment fondés. Quand je le voudrais, c'est plus fort que moi : ma plume s'y refuse* », écrira-t-elle à son propos.

✓ Aux côtés de « *ceux d'en bas* »

Sa fougue est heureusement orientée. Depuis l'adolescence, Simone s'est vouée à la recherche de la vérité. Elle croit à la vérité et, surtout, à la possibilité pour tout être humain de pénétrer le « *royaume de la vérité* », « *si seulement il désire la vérité et fait perpétuellement un effort d'attention pour l'atteindre* ». Pour elle, cette recherche

est indissociable d'un combat pour la justice, au côté des faibles, « ceux d'en bas », ces ouvriers auxquels elle donne des cours du soir et dont elle rejoint les manifestations.

« Depuis l'enfance, mes sympathies se sont tournées vers les groupements qui se réclamaient des couches méprisées de la hiérarchie sociale », écrit-elle en 1938 dans une lettre à l'écrivain Georges Bernanos. « Pour Simone Weil, la vérité est toujours expérimentale, elle n'est pas une idée. Pour trouver la vérité, il faut s'exposer. D'où son engagement », souligne le philosophe Robert Chenavier, qui dirige aujourd'hui l'édition des œuvres complètes.

Simone Weil n'aura manqué aucun des combats de son temps et, dans les troubles de l'entre-deux-guerres, fait preuve d'un discernement peu commun. Proche du socialisme révolutionnaire, marxiste critique, elle met en lumière dès le début des années 1930 les impasses du communisme en Russie. Dès 1932, suite à un voyage en Allemagne, elle dénonce les dangers de l'hitlérisme. En 1936, elle rejoint la résistance républicaine à Franco en Espagne. Dans les années 1930, elle multiplie les articles pour signaler l'injustice du colonialisme.

Simone Weil en septembre 1936 à Barcelone, en tenue du Corps des Républicains. / Bibliothèque nationale de France

L'oppression sociale et le malheur ouvrier sont au centre de ses préoccupations. Avec *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale* (1934), elle critique la logique destructrice du capitalisme, la domination de l'argent et les illusions du progrès. Elle envisage (déjà) l'épuisement des ressources naturelles, alerte sur les dangers d'une technique détachée de toute réflexion sur le bien.

Juste après la rédaction de ce texte, elle entre à l'usine. Chez Alsthom et Renault, elle vit l'esclavage du travail à la chaîne, « la pulvérisation de l'âme par la brutalité mécanique des circonstances ». C'est la rencontre du malheur. « Étant en usine, confondue aux yeux de tous et à mes propres yeux avec la masse anonyme, le malheur des autres est entré dans ma chair et dans mon âme, écrira-t-elle dans son *Autobiographie spirituelle*, en 1942. *J'ai reçu là pour toujours la marque de l'esclavage.* »

INA

✓ L'épreuve du travail à la chaîne



Par cette traversée du mal, la jeune philosophe athée nourrie de pensée grecque va aborder les rives du christianisme. Pendant l'été qui suit sa sortie d'usine, au Portugal, dans un village de bord de mer, elle est saisie par la misère d'un groupe de femmes de pêcheurs chantant des cantiques « d'une tristesse déchirante » : « Là j'ai eu soudain la certitude que le christianisme est par excellence

la religion des esclaves, que des esclaves ne peuvent pas ne pas y adhérer, et moi parmi les autres. »

En 1937, un voyage à Assise lui fait croiser la route de saint François, le frère des pauvres. Puis, à Solesmes, en 1938, elle se sent rejointe par le Dieu des Évangiles. « *Le Christ lui-même est descendu et m'a prise* », confiera-t-elle. « *Dans cette soudaine emprise du Christ sur moi, ni les sens ni l'imagination n'ont eu aucune part*, précise-t-elle. *J'ai seulement senti à travers la souffrance la présence d'un amour analogue à celui qu'on lit dans le sourire d'un visage aimé.* »

Sa vie spirituelle se déploie alors, sans rupture avec ses engagements précédents. Elle se centre sur le Vendredi saint et la croix du Christ, geste d'amour d'un Dieu qui se vide de sa puissance et s'abaisse jusqu'à l'homme. « *Elle a à la fois l'expérience et la conviction qu'on est rejoint dans le malheur, que le Christ a vécu cela de manière unique et qu'il ouvre la vie, dans ce chemin même* », souligne le théologien Michel Fédou, professeur au Centre-Sèvres Facultés jésuites de Paris.

La miséricorde divine et la douceur qui retourne la force seront le cœur battant de sa spiritualité. « *La compassion à l'égard des malheureux est une impossibilité. Quand elle se produit vraiment, c'est un miracle plus surprenant que la marche sur les eaux, la guérison des malades et même la résurrection d'un mort* », écrit-elle dans *L'Amour de Dieu et le Malheur*.

En 1942, Simone Weil rejoint Londres pour se mettre au service de la France libre. / Archives Snark/Photo12/AFP

Dans le tumulte de la Seconde Guerre mondiale, Simone Weil, une nouvelle fois, n'esquive pas l'épreuve. En 1942, elle rejoint Londres pour se mettre au service de la France libre. Mais, dans le microcosme résistant, la philosophe détonne. On ne sait comment employer cette frêle jeune femme qui rêve de mission héroïque et d'un parachutage en France. Malgré tout, elle travaille à un projet de déclaration sur les obligations et devoirs envers l'être humain, qui donnera l'un de ses plus célèbres textes, *L'Enracinement*.

Mais le malheur resserre son étau. Simone Weil s'étirole de ne pouvoir faire le bien auquel elle aspire. Elle refuse de s'alimenter par solidarité avec ses concitoyens qui manquent de tout. Elle s'affaiblit, puis tombe malade de la tuberculose. Elle meurt seule, dans un sanatorium d'Ashford (Kent), le 24 août 1943. « *J'éprouve un déchirement qui s'aggrave sans cesse, à la fois dans l'intelligence et au centre du cœur, par l'incapacité où je suis de penser ensemble dans la vérité le malheur des hommes, la perfection de Dieu et le lien entre les deux* », avait-elle écrit dans l'une de ses dernières lettres.

▪ Simone Weil, au plus loin

Critique

Deux ouvrages prolongent la réflexion sur l'œuvre de la philosophe chrétienne d'origine juive, ouvrant à sa lecture ou mettant en lumière les contradictions internes à sa pensée.

Élodie Maurot

Simone Weil, une juive antisémite ? Éteindre les polémiques de Robert Chenavier - Gallimard, 226 p., 18,50 €

Simone Weil au Royaume des Oubliés d'Anne Waeles, illustrations de Magali Dulain - Les Petits Platons, 64 p., 14 €

L'intérêt pour la philosophe et mystique Simone Weil (1909-1943) ne se dément pas et deux livres, dans des registres très différents, offrent des itinéraires nouveaux dans son œuvre. L'ouvrage, signé par Robert Chenavier, philosophe qui a dirigé l'édition des derniers volumes des *Œuvres complètes de Simone Weil* (Gallimard), s'adresse à ceux qui sont déjà familiers des écrits de la philosophe. Il revient avec courage, précision et tempérance sur les accusations d'antisémitisme qui, avec récurrence et souvent virulence, ont été portées contre elle.

On ne cherchera pas ici à résumer le travail tout en finesse mené par Robert Chenavier, qui éclaire le rapport complexe de Simone Weil, « juive non judaïsée », à ses racines juives. Il expose les propos qu'on peut justement lui reprocher : la façon dont elle a échoué à prendre la mesure du malheur spécifique qui frappe les juifs durant la Seconde Guerre mondiale, les mesures discriminatoires qu'elle envisageait pour contraindre les juifs à l'assimilation après le conflit, ou encore le lien qu'elle a posé entre le peuple juif et le « déracinement » moderne qu'elle condamne par ailleurs...

✓ Invitation à l'humilité

Le dossier est donc sérieux – même s'il ne concerne que des textes de réflexion qui n'étaient pas destinés à une large diffusion publique – mais Robert Chenavier l'éclaire en le recontextualisant et en mettant en lumière les contradictions internes à la pensée de Simone Weil, plutôt que par l'anathème. En cela, son ouvrage est un remarquable exercice de lecture, autant qu'une invitation à l'humilité, tant il apparaît que tout esprit, fut-il affûté et généreux, a une part de cécité...

Dans un tout autre registre, *Simone Weil au Royaume des Oubliés* offre une introduction originale à l'esprit de la pensée de Simone Weil, sous la forme d'un conte pour (grands) enfants. La petite Amal, guidée par la grande Simone, s'efforce d'y réconcilier la « tribu des Mains » et la « tribu des Têtes » qui vivent séparées et dans l'hostilité. Anne Waeles, professeure de philosophie, distille au fil de ce récit imaginaire les grands thèmes de la pensée de Simone Weil : la dénonciation de l'asservissement des ouvriers, l'affirmation des besoins de l'âme, le refus de la guerre, l'importance de l'attention... Un joli conte qui rappelle qu'on n'entre au « Royaume des attentifs », que si l'on a « deux mains, une tête, un cœur ».

▪ Incandescente Simone Weil

Philosophie. Dans « La Personne et le sacré », la philosophe élabore une vision exigeante du politique. Loin des tentatives de récupérations actuelles.

Élodie Maurot

La Personne et le sacré de Simone Weil - Éditions Allia, 72 p., 3,10 €

La philosophe Simone Weil (1909-1943) avait une vision de l'homme et, donc, de la politique exigeante. Très exigeante. Cette radicalité transparaît dans *La Personne et le sacré*, texte déjà disponible, mais qui vient d'être réédité dans l'élégant petit format des Éditions Allia.

Dans cet écrit, la philosophe entreprend une critique radicale des notions de personne, de droit et de démocratie. « *Il y a dans chaque homme quelque chose de sacré. Mais ce n'est pas sa personne. Ce n'est pas non plus la personne humaine. C'est lui, cet homme, tout simplement* », écrit-elle, en se distanciant de la philosophie libérale des droits de l'homme.

✓ Une dénonciation de la souffrance des opprimés

Ce serait pourtant une grave erreur de lire dans sa critique de la démocratie une position réactionnaire et anti-moderne. Si Simone Weil est virulente à l'égard de la démocratie représentative, c'est parce qu'elle dénonce le malheur du peuple, la souffrance des opprimés, que celle-ci laisse perdurer.

« *Mettre dans la bouche des malheureux des mots qui appartiennent à la région moyenne des valeurs, tels que démocratie, droit ou personne, c'est leur faire un présent qui n'est susceptible de leur amener aucun bien et qui leur fait inévitablement beaucoup de mal* », écrit-elle encore.

Ce texte brûle d'une compassion ardente. Simone Weil y cherche les mots et les formes politiques qui permettront de briser le silence et la solitude de ceux qui sont enchâssés dans le malheur. La philosophe, convertie au Christ mais toujours restée à un pas du baptême, a découvert pour contrer le mal une source plus corrosive que le discours des droits.

✓ « Personne, droit, démocratie »

« *Si on veut armer efficacement les malheureux, il ne faut mettre dans leur bouche que des mots dont le séjour propre se trouve au ciel, par-dessus le ciel, dans l'autre monde* », plaide-t-elle. Son « ciel » n'est pas étroitement confessionnel : Dieu y côtoie Homère, Eschyle, Shakespeare, Racine et Virgile... De ce ciel-là viennent les mots, « *Dieu et vérité* », « *justice, amour et bien* », qu'elle préfère à la triade « *personne, droit, démocratie* ».

Inclassable philosophe. « *Simone Weil pourrait être dite à la rigueur "altéro-moderne", ou moderne autrement, mais certainement pas "moderne" ni "antimoderne"* », synthétise

Robert Chenavier (1), directeur de la publication des *Cahiers Simone Weil* dans une belle formule.

Simone Weil nous invite à rehausser nos exigences, pas à régresser en deçà de la modernité. Il faut laisser son œuvre, avec ses excès et ses débords, questionner, tourmenter, notre bonne conscience démocratique.

✓ Gard à la récupération

Et veiller, aussi, à ce qu'elle ne soit pas récupérée politiquement. Robert Chenavier s'inquiète de « *l'engouement des politiques pour son œuvre* » et notamment pour son livre posthume, *L'Enracinement*, avec lequel Laurent Wauquiez posa ostensiblement pour *Le Figaro magazine*...

« *Contentons-nous d'observer que c'est dans L'Enracinement que les courants politiques les plus rétrogrades ont cru – et croient toujours – trouver, à tort, les sources d'une "identité française", éternelle et pure, gisant dans le passé* », note-t-il. Il propose une tout autre lecture : « *Faisons un bon usage de sa pensée à des fins de nettoyage philosophique de la politique.* »

(1) Dans « Pour Simone Weil », article paru dans la revue *Esprit*, janvier-février 2018.